

Alain Guiraudie

Marie-Claude Loiselle

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70300ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loiselle, M.-C. (2013). Alain Guiraudie. *24 images*, (163), 21–21.

Alain Guiraudie



Placé sous le signe du rêve inatteignable et de la quête éternelle, le cinéma d'Alain Guiraudie arpente un monde sans mesure, qui est à la fois le nôtre et son excroissance fabuleuse. Son territoire imaginaire est composé de plaines et de forêts, d'inextricables dédales qui, tous, recèlent un secret, un mystère, qu'il soit ounaye (animal mi-mouton mi-vampire que nous ne verrons jamais dans *Du soleil pour les*

gueux), dourougne (racine aphrodisiaque du *Roi de l'évasion*), silure dans son plus récent film, *L'inconnu du lac*, ou un de ces insaisissables guerriers qui traversent la géographie fantastique guiraudienne comme autant de figures légendaires venues de très loin.

Depuis le veilleur du court métrage *Tout droit jusqu'au matin* (1994) qui, nuit après nuit, court après l'homme qui repeint les murs de la ville en rouge, les films de Guiraudie sont peuplés de personnages qui en pourchassent d'autres sans jamais parvenir à leurs fins. C'est que les voies du conte sont ici empruntées pour nous faire prendre de la hauteur et accéder à des considérations philosophiques sans quitter l'expérience intime du monde ni le champ du politique (voir les questions soulevées par la shampooineuse de *Du soleil...* autant que par le biopouvoir qui se profile dans *Le roi...*). Et si les personnages marchent, courent, errent sans cesse, tournent littéralement en rond dans d'étranges chorégraphies

dont l'absurdité, par son caractère répétitif et inexorable, a quelque chose de beckettien, c'est non seulement que les pas mettent ici la pensée et la parole en marche, mais aussi que cette poursuite – celle d'un rêve inaccessible, qui n'a de valeur que s'il le reste – est la seule raison d'être de l'existence. Il s'agit toujours en fait pour Guiraudie d'une manière de faire vivre des êtres et des corps, de les lier les uns aux autres par une rencontre qui érotise ce qu'il y a de nécessairement politique dans le fait d'appartenir à un monde commun. À travers tous ces êtres qui se cherchent, le cinéma de Guiraudie ne cesse de poser la question de la place de chaque individu, en tant qu'être désirant, dans la société et du rôle du cinéma face à cette place qu'il occupe. – Marie-Claude Loisel

«... le cinéma d'Alain Guiraudie arpente un monde sans mesure, qui est à la fois le nôtre et son excroissance fabuleuse.»

Patricio Guzman

À 21 ans Patricio Guzman fut assistant de Joris Ivens sur un de ses plus beaux films, *À Valparaiso*. Avec le recul, comment ne pas voir dans cet illustre parrainage une sorte de feuille de route de la carrière du plus célèbre documentariste chilien? *La bataille du Chili*, cette immense trilogie à laquelle il s'attaque après l'élection de Salvador Allende, le conduit à filmer à chaud le coup d'État du sinistre général Pinochet. Œuvre engagée, la trilogie est une véritable leçon d'histoire, c'est aussi une leçon de cinéma: comment le cinéaste peut-il devenir témoin de son temps, comment ses outils peuvent-ils devenir outils de connaissance, d'analyse, voire de contestation. Cet engagement (cet entêtement) à écrire l'histoire du Chili avant que le pouvoir réactionnaire en ait effacé les traces deviendra une véritable mission pour Guzman qui poursuivra pendant 30 ans ce travail d'archiviste, de mémorialiste, jusqu'aux deux ultimes portraits de Pinochet (*Le cas Pinochet*, 2001) et

d'Allende (*Salvador Allende*, 2004). Homme de terrain, solidaire des luttes qui gardent en vie son pays, Guzman a été rattrapé par l'histoire dont il veut garder la trace: Jorge Müller, chef opérateur de *La bataille...* fut assassiné par les sbires de Pinochet et Guzman dut s'exiler.

Point d'orgue lyrique de cet immense périple consacré à l'histoire de son pays, *Nostalgie de la lumière* qu'il réalise au Chili en 2010 utilise ses souvenirs d'enfance et sa fascination d'alors pour l'astronomie pour nous parler à nouveau... du Chili, de Pinochet et de ses victimes dont les os réduits en sable sont mêlés au sol du désert d'Atacama, là où justement on achève d'ériger les plus puissants télescopes du monde: ces fragments d'os, impossibles à identifier, auront désormais pour voisins des étoiles inconnues qu'aucun dictateur ne pourra jamais faire disparaître. Ce grand film poétique, le chef-d'œuvre de Guzman, marque la réconciliation entre engagement et création: le cinéaste peut désormais regarder



son pays en face, en toute sérénité, du fond de son enfance et continuer à nous dire tout ce qu'il croit nécessaire de nous en dire. – Robert Daudelin

«Cet engagement à écrire l'histoire du Chili avant que le pouvoir réactionnaire en ait effacé les traces deviendra une véritable mission pour Guzman...»